

UN JEUNE GARDE NATIONAL LORS D'UNE ÉMEUTE PARISIENNE SOUS LOUIS-PHILIPPE

Lettre du 14 mai 1839, adressée par Jules Hector La Bruyère à son père, propriétaire à Coucy le Château.

Cette lettre nous a été communiquée par Jean Desmarest, elle a été écrite par l'un de ses arrière grands-pères, originaire de Coucy Le Château mais habitant alors certainement Paris.

Mon Cher Papa

Je viens par cette lettre te donner de mes nouvelles, te faire savoir que je ne suis ni tué ni blessé et en même temps te faire connaître les détails de l'émeute qui a éclaté dimanche à Paris et dont tu as sans doute connaissance.

L'émeute a éclaté dimanche vers 2 heures de l'après-midi, c'était un coup bien monté, le plan était bien pris et à coup sûr les personnes qui étaient à la table de cette affaire n'étaient pas sans connaissance ; tout Paris était à la campagne et la garnison de Paris changeait.

En un clin d'œil, les émeutiers ont pillé la fabrique d'armes de Lepage rue Bourg l'Abbé, les uns se sont rendus au poste du Palais de Justice, ont tué l'officier et deux soldats et se sont emparés des armes, d'autres sont allés à l'Hôtel de ville, ils ont tué aussi un ou deux gardes nationaux et se sont emparés des fusils ; après des barricades ont été formées avec toutes les voitures qui passaient. Aussitôt le rappel s'est fait entendre de tous côtés, les gardes nationaux et les troupiers se sont rendus à leurs points de réunion et le feu a commencé à l'Hôtel de ville, après une vive résistance les émeutiers ont échoué, ils sont allés à la préfecture de police, ils ont été repoussés également, de là ils se sont rendus dans les rues St-Martin, St-Denis, Transnonnain, Bourg l'Abbé et St-Merry, où ils ont fait des barricades et se sont défendus vivement, ils ont été chassés de ces rues après des pertes de part et d'autre.

Vers minuit on était à peu près tranquille, la troupe et la garde nationale ont bivouaqué jusqu'au lendemain matin, vers les 8 heures du matin on a renvoyé la garde nationale et une partie de la troupe, tout le monde pensait la tranquillité rétablie quand à 10 heures le rappel a battu avec plus de force que la veille, les malfaiteurs s'étaient barricadés au marché des Innocents et tiraient avec force, ils ont été chassés de ce point, ils se sont retirés sur d'autres points,

d'où ils ont été chassés de la même manière ; en dernier lieu ils sont allés avec un mort à l'école polytechnique, ils ont voulu escalader les grilles, mais une décharge des élèves leur en a tué plusieurs, et ils se sont retirés.

Vers 5 ou 6 heures le calme était rétabli ; toutes les troupes de la garde nationale formaient des faisceaux et prenaient de la nourriture, et vers les 11 heures on a renvoyé la garde nationale qui était harassée de fatigue, la troupe a bivouaqué encore toute la nuit, aujourd'hui matin tout est tranquille, la troupe est rentrée dans les casernes.

On ne connaît pas encore le nombre des tués et des blessés, je pense même que l'on ne le saura pas, car on fera en sorte de le cacher le plus possible, plusieurs officiers ont succombé.

C'était vraiment épouvantable de voir les voitures descendre les quais sans cocher et transporter les morts et les blessés dans les hôpitaux.

Ce que je puis te dire, c'est que dans la ma légion qui est la 1^{re} aucun garde national n'a été blessé, nous avons peu marché par rapport à notre quartier, nous avons gardé les Tuileries et les environs, nous sommes restés dans le Louvre depuis 5 heures du soir jusqu'à minuit le fusil chargé et des cartouches dans la giberne en attendant l'ordre de partir et bien décidés à nous battre vigoureusement, vers les minuit nous avons été envoyés dans les rues St-Martin et autres, nous n'avons pas tiré un coup de fusil, nous sommes rentrés à 9 heures dans le Louvre où nous avons bivouaqué jusqu'au matin ; renvoyés à 8 heures nous avons été rappelés à 10 et avons passé la journée entière dans la cour des Tuileries à bivouaquer sans sortir, vers les 4 heures Louis-Philippe est sorti à pied des Tuileries avec deux de ses fils, il est resté une heure avec nous et ensuite il est rentré.

Je t'assure que la troupe et la garde nationale étaient bien décidées à se battre de toutes leurs forces contre ces misérables non pas à cause de Louis-Philippe mais pour la conservation et pour rétablir l'ordre, car c'est épouvantable de voir des scélérats s'approcher des troupes et les tuer à bout portant ; il faut espérer que tout est terminé et que nous allons être tranquilles ; c'était un spectacle étrange de voir la cour des Tuileries où nous étions renfermés remplie de cavalerie de plusieurs régiments, et d'infanterie et de garde nationale, s'attrouper autour des feux de bivouac au milieu des canons et des caissons remplis de cartouches et s'arracher les vivres qui arrivaient.

M. Dreux est resté constamment à côté de moi, j'ai aperçu Landry mangeant dans un groupe de soldats de ligne.

En ce moment j'ai encore mon pantalon d'uniforme, mes guêtres et mon col, mais je pense que je pourrai retirer tout cela ce soir.

Nous nous portons bien, je vous embrasse de tout cœur.

La Bruyère

Ce 14 mai 1839

Dis à maman de ne pas s'effrayer s'il arrivait quelque chose car nous marchons les derniers et autant que possible on nous éloigne des coups.

La Garde Nationale fut une sorte de milice bourgeoise chargée du maintien de l'ordre et de la défense des droits constitutionnels entre 1789 et 1871. Une ordonnance de 1816 soumettait au service dans cette Garde tous les Français contribuables ou fils de contribuables, entre vingt et soixante ans. Dissoute par Villèle en 1827, pour ses compromissions avec l'opposition, elle se reconstitua spontanément en juillet 1830 et joua

un rôle important sous le règne de Louis-Philippe. Comprenant seulement les contribuables capables de payer leur équipement, elle élisait ses officiers mais dépendait des préfets. La Garde accomplissait son service gratuitement, sauf si elle s'éloignait de sa commune pendant plus de vingt-quatre heures.

La Garde Nationale réprima, sans état d'âme, les insurrections populaires, essentiellement parisiennes, de juin 1832 et d'avril 1834. Profitant d'une longue crise ministérielle, -car c'est un régime parlementaire-, et d'une agitation ouvrière due à l'augmentation du prix du pain et à une relative baisse des salaires, les républicains révolutionnaires tentèrent un coup de main sur la Préfecture de Police. Cette journée du 12 mai 1839 fut organisée par la Société des Quatre Saisons, ayant à sa tête Barbès et Blanqui, récemment amnistiés. Contrairement aux sanglantes "Journées de juin", en 1848, les gardes nationales de province ne furent pas appelées à la rescousse. Il s'agit d'un "coup de force", comme l'indique d'ailleurs l'auteur de la lettre, même si le lendemain les émeutiers se barricadent au Marché des Innocents, en plein centre de la capitale et tentent, symboliquement, de rallier l'Ecole Polytechnique, au sommet de la Montagne Sainte-Genève. Les polytechniciens étaient considérés, surtout depuis 1830, comme favorables à la tradition révolutionnaire. Tout comme le jeune La Bruyère, les élèves de l'X sont des libéraux qui combattent "ces misérables non pas à cause de Louis-Philippe mais pour la conservation et pour rétablir l'ordre", celui que la bourgeoisie parisienne avait imposé en 1830.

La première Légion de la Garde nationale a eu un poste d'honneur et de confiance, la protection des Tuileries, demeure des souverains entre 1789 et 1870. La visite du roi flatte, sans plus, le jeune homme. Louis-Philippe avait cinq fils : Orléans, Nemours, Joinville, Aumale et Montpensier : les deux accompagnant le roi sont probablement, le duc d'Orléans, qui devait malheureusement disparaître prématurément en 1842, et le duc de Nemours.

F.C. et J.D. †